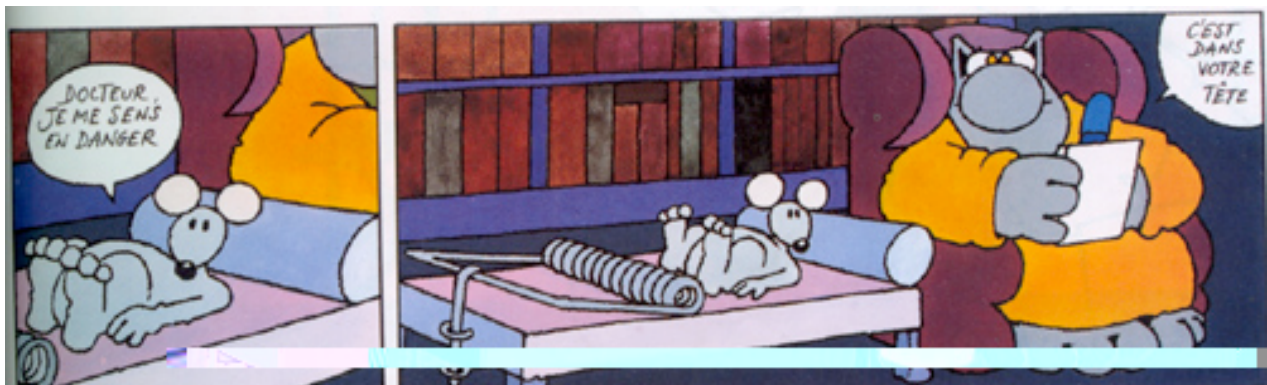


ATTENTION FLOTTANTE

Je suis dans mon fauteuil d'analyste, et j'écoute distraitement une jeune femme me raconter ses malheurs. Je vous entends d'ici : « distraitement » ah, il est bien comme tous ces psychanalystes qu'on voit au cinéma et dans les bandes dessinées, qui font autre chose quand on leur parle, comme s'ils n'en avaient rien à faire, du malheur du monde ! Tiens, par exemple Philippe Geluck, vous savez, l'auteur de BD qui met régulièrement son chat en position d'analyste... ou d'analysant, c'est selon. Dans une de ses planches, le chat, sur le divan, remercie à longueur d'images son analyste d'être si sympathique, si à l'écoute... pendant que ce dernier, le casque sur les oreilles, se livre aux joies de l'écoute musicale, puis danse un tango avec sa femme dans la pièce à côté, se fait cuire en œuf et termine par « moi aussi j'aime beaucoup le yaourt ». Dans une autre, le chat est passé à l'analyste :



Tout ça donne une bonne idée de l'idée qu'on se fait de l'analyste aujourd'hui. Eh bien les humoristes ont tout à fait raison : c'est exactement ça. Je vais juste un peu préciser comment « ça » fonctionne.

Donc j'écoute distraitement une jeune femme... et, selon le conseil de Freud lui-même, je laisse vagabonder mes pensées. Il appelait ça « l'attention flottante » : Freud ("conseils aux médecins", in "la technique analytique", PUF, p. 62 ; GW¹ VIII p. 377)

"D'après elle (cette technique) nous ne devons attacher d'importance particulière à rien de ce que nous entendons et il convient que nous prêtions à tout la même attention "flottante" (gleichschwebende Aufmerksamkeit; schwebend : "planant!"), suivant l'expression que j'ai adoptée. On économise ainsi un effort d'attention qu'on ne saurait maintenir quotidiennement des heures durant l'on échappe ainsi au danger inséparable de toute attention voulue, celui de choisir parmi les matériaux fournis. C'est en effet ce qui arrive quand on fixe à dessein son attention; l'analyste grave en sa mémoire tel point qui le frappe, en élimine tel autre et ce choix est dicté par des expectative ou des tendances. C'est justement ce qu'il faut éviter ; en conformant son choix à son expectative, on court le risque de ne trouver que ce que l'on savait d'avance. En obéissant à ses propres inclinations, le praticien falsifie tout ce qui lui est offert."

¹ GW : *Gesammelte Werke*, œuvres complètes de Freud, chez Fischer Verlag. Je n'utiliserai plus que l'abréviation „GW“ par la suite.

Alors c'est vrai, allez-vous me dire, vous n'écoutez pas ! Et si vous êtes sur l'autre versant, sympathisant de la psychanalyse, vous allez me dire : pourtant rappelez-vous Françoise Dolto et ses interprétations fulgurantes ! Elle écoutait formidablement bien, elle, pour en arriver là ! Oui, sûrement, mais c'était elle, et je ne suis pas à sa place, je ne sais pas comment elle faisait. Je me contente de suivre le conseil de Freud, en me rappelant qu'il ajoutait : gardez-vous de comprendre trop vite ! Attendez que le patient soit sur le point de trouver lui-même.

Donc j'écoute distraitement. Elle est en train de me parler de ... son attente d'une guérison... du fait qu'elle a peur du bonheur, du rire... que si il lui arrive de rire, alors elle n'aime pas, elle se l'interdit parce qu'il va fatalement lui arriver un malheur par la suite... elle n'aime pas manger... à une époque, elle avait même horreur de toute nourriture, elle ne mangeait pratiquement pas... actuellement elle continue de ne manger que très peu, ce qui fait qu'avec son diabète, elle tombe régulièrement dans le coma...

Mon attention flotte. Je pense à boire de la peinture, de la bien épaisse et dégueulasse, de la laque glycérophthalique. J'en ai un verre en main, et je bois. Je trouve ça en effet dégueulasse, je recrache avec la peur de rester peinturluré de l'intérieur, la bouche pâteuse et définitivement bloquée... mais non, je me précipite pour boire un verre d'essence, je me rince la bouche aussi vite que je peux, je gargarise, je recrache, je recommence...

Soudain je me rends compte de ce à quoi je pense, saisi par la bizarrerie de la chose. Que m'est-il arrivé pour que j'en vienne à penser à une chose pareille ? Mon attention bascule à nouveau sur l'analysante : ...elle se fait parfois très mal en tombant, ça peut être chez elle, ça peut être dans la rue...elle se réveille régulièrement aux urgences...je ne me suis pas « absenté » très longtemps. Devrais-je dire : je ne suis pas resté dans le coma très longtemps ? Mais qu'est-ce qui a pu induire une telle pensée chez moi ? L'idée me vient assez vite que j'ai ressenti ce qu'elle ressent pour la nourriture. Moi, j'aime beaucoup manger. Consciemment, je ne pourrais rien comprendre de ce qu'elle me dit, sauf intellectuellement : ah oui, ça doit pas être drôle pour vous ma pauvre dame...mais ce que la flottance de mon attention a retenu pour le transformer en fantasme bizarroïde, c'est l'endroit où j'ai moi-même vécu le dégoût de la nourriture.

Le casque que Philippe Geluck mettait sur les oreilles de son analyste de chat ne fait que représenter la muraille que, tous autant que nous sommes, nous interposons entre nous et l'autre. Conversation de comptoir : Marcel, un muscadet, j'en ai besoin, je sors de chez le toubib, j'ai un de ces blocages des reins, il va falloir que je me fasse opérer... ah bon ? Tiens c'est comme ma mère, elle, c'est le foie...etc.

Chacun écoute à l'aune de son propre narcissisme. On n'est intéressé par le propos de l'autre que dans la mesure où on peut le rattacher à quelque chose qui nous touche. Mon ami Michel Guibal me raconte l'anecdote suivante. Sa femme était en train d'accoucher et ça se passait mal. Au quatre cent coups, ne pouvant rien faire, il se rend au colloque où il savait pouvoir trouver Lacan à ce moment là. Il le découvre en effet dès son arrivée, l'aborde, et l'informe brièvement de ce qui se passe. Lacan écoute attentivement, puis s'éloigne sans mot dire, laissant mon ami désespéré. Soudain, il aperçoit Lacan qui revient sur ses pas et lui dit : « je suis bouleversé ! ». Mon ami me dit alors tout le soulagement qu'il a pu éprouver de cette simple parole.

Qu'on s'y penche un peu. Lacan n'a pas dit : « ce doit être terrible pour votre femme ! », ni « vous devez être très inquiet ». Il a dit « JE suis bouleversé ! ». Le bouleversement de mon ami Michel Guibal était *passé* ; il avait pu le *transmettre*, et cette transmission n'était pas restée lettre morte.

Le dégoût de la nourriture de mon analysante est passé en moi. Je ne vais pas vous dire à cause de quel traumatisme infantile elle en est venue à ne plus aimer manger, ni si un jour

elle a aimé. Je ne vous dis pas non plus à quel point je « comprends » cette difficulté de l'existence, si je l'avais « bien » écoutée sur le plan intellectuel. Je vous dis que je suis dégoûté moi-même par quelque chose que j'ai mis dans la bouche.

Maintenant, une question se pose quand même : pourquoi de la peinture ? Rien à voir avec ce qu'elle me disait, ni de près ni de loin. Je vais donc suivre le fil des mes propres associations. De celles-ci au moins, je suis sûr. Je ne cherche aucune cause, je laisse causer. Un souvenir d'enfance me remonte aussitôt. Mes deux grands frères (ils sont jumeaux) ont décidé de repeindre la cuisine. Moi, je suis petit, j'ai 4 ou 5 ans, je ne peux pas aider. Je suis mis à l'écart par les hommes de l'art : ils ont 11 ans de plus que moi. La peinture, ça salit, et puis là c'est sérieux, c'est pas une affaire de gamin, il s'agit d'améliorer le confort de toute la famille... sans doute s'agit-il aussi spécialement de faire plaisir à ma mère, dont c'est le principal lieu de résidence. Je ne peux donc pas, comme les grands, faire plaisir à ma mère ? le pot de peinture ouvert est sous la table de la cuisine, posé sur un journal. Je n'ai pas de pinceau à disposition, mais... mes petites autos auraient besoin d'un bon coup de peinture ; il suffirait de les plonger dans le pot pour leur redonner un coup de neuf, comme à la cuisine. Ce que je fais. Ça s'avère moins simple que prévu. Du bout de deux doigts dégoûtés, je sors du pot un objet dégoulinant du liquide visqueux qui en a rempli l'intérieur. Il faut vider, autant que faire se peut au-dessus du pot, puis déposer sur le journal à côté. Il n'y a plus qu'à attendre que ça sèche. Le résultat n'est pas terrible, la peinture en trop grosse épaisseur ne se fixe pas sur le métal des carrosseries, mais qu'à cela ne tienne : toutes mes autos vont y passer. Tant qu'à faire une connerie, autant aller jusqu'au bout. Mes petites autos aux écailles de peinture blanche, aux pneus craquelés par la peinture, s'en souviendront longtemps.

Moi, non. J'avais chassé ce mauvais souvenir de ma mémoire. Je ne crois pas que je l'avais évoqué en analyse. Il a fallu les propos de cette analysante pour que ça revienne de cette façon bizarre, condensant mes propres impressions de dégoût et les siennes. Pourtant, ce souvenir d'enfance n'a rien à voir avec les plaisirs ou les dégoûts de bouche. Alors ? Si je ne l'avais pas retrouvé dans mon analyse, j'avais par contre déplié dans toutes les dimensions de son horreur l'obligation de manger à laquelle j'avais été constamment soumise. Je ne pensais pas beaucoup, quand j'étais petit : à la table du repas familial, je n'avais pas la parole, contrairement à mes deux grands frères, qui, avec mon père étaient les seuls à faire les frais de la conversation. Je n'avais donc rien à dire, et en conséquence, rien à penser, sauf à une chose, jamais oubliée, marquée au fer rouge dans un coin de ma mémoire : la vie ne serait pas si mal s'il n'y avait pas les repas.

Voilà qui explique une part de l'identification à mon analysante. Mais pourquoi, alors, n'est-ce pas le souvenir d'un repas qui aurait pu être sollicité ? Certes, l'épisode peinturlurant se déroule sous la table de la cuisine. Mais enfin, que vient faire la peinture dans la bouche ? L'impression de dégoût éprouvée est-elle suffisante ? Elle ne l'est pas. Un autre souvenir se présente, cette fois, celui d'un rêve survenu dans le cours de mon analyse : un manche à balai recouvert de peinture dégoulinante... il y en a deux couches que l'on voit couler l'une sur l'autre, une rouge et une bleue. C'est le premier élément qui m'avait fait comprendre ce qu'était l'angoisse de castration : un balai, c'est ce que les sorcières se mettent entre les jambes, et ça leur permet de s'envoyer en l'air. Quand à la peinture, elle triple l'effet phallique du balai : deux couches, ce n'est pas de trop pour cacher le trou du sexe féminin. Ça fait joli, ça redonne un coup de neuf, ça met en valeur la surface par opposition au trou... par exemple au trou du pot de peinture, dans lequel, avec un dégoût qui inversait le délice, je plongeai le complément nécessaire de virilité pour tout homme qui se respecte : la voiture. A l'époque, mes frères avaient droit à des leçons de conduite, eux. Ils étaient sur le point de devenir comme papa.

Sous les couches de peinture de l'oralité (les plaisirs et déplaisirs de la bouche) se tenait donc une bonne dose de génitalité (les plaisirs et déplaisirs du sexe). Est-ce à dire qu'il

se passe la même chose pour le dégoût de mon analysante ? Au niveau de l'oralité, il est facile de repérer l'identité. Mais au niveau sexuel, elle n'a toujours pas soufflé mot de quoi que ce soit. Ce n'est pas parce que j'interprète ainsi chez moi que je dois projeter aussitôt la même chose sur elle. Au contraire : de l'avoir repéré chez moi me donne une juste mesure du casque que j'ai sur les oreilles, ce dont je ne me serais pas aperçu si j'avais produit un effort d'attention. Comme Freud le dit dans l'extrait cité plus haut, l'attention aurait eu l'effet tout au plus d'une couche de peinture.

Peut-être cette interprétation de mon fantasme va-t-elle m'ouvrir à entendre la façon dont cette jeune femme va amener, un jour ou l'autre, la question sexuelle. Peut-être l'a-t-elle déjà abordée de cette façon, en me parlant du coma dans lequel elle tombe régulièrement, me faisant tomber moi-même dans une fantasmagorie suffisamment rare pour qu'elle m'alerte. La seule chose dont je suis sûr, c'est que je suis à présent plus à même de faire le tri entre ce qu'elle dit et ce que je pourrais être amené à croire comprendre en vertu de mon fantasme, si ce dernier était resté inconscient.

Je le répète, j'ai été très surpris par ce type de fantasme, qui se présente comme un véritable rêve. Ça ne m'arrive que très rarement. L'attention flottante me laisse plus souvent partir sur les autres préoccupations de la journée, sur d'autres analysants entendus auparavant, sur mes projets d'intervention dans tel ou tel colloque...les mille et unes choses de la vie quotidienne, mais rarement un fantasme modelé sur un souvenir de la petite enfance.

Par contre, je rêve beaucoup, la nuit, de ces rêves « normaux » qu'on dit rêves parce qu'ils sont fait à l'état endormi. Et je rêve beaucoup de mes analysants, de manière explicite (leur nom est prononcé, où je les « vois ») et le plus souvent, implicite (c'est l'interprétation du rêve qui m'amène à retrouver le nom). La nuit me permet d'une manière plus souple ce que l'attention flottante ne m'autorise pas toujours. Vous allez me dire : ne me dites pas que vous écoutez la nuit ! Après le coup de l'analyste qui n'écoute rien, vous me faites celui de l'analyste qui n'est préoccupé que de ses analysants !

Eh bien si, je vais vous le dire. Que je ne sois préoccupé que de mes analysants, non ; j'ai bien d'autres soucis et bonheurs dans la vie, heureusement. Par contre, l'inconscient est partout. C'est l'Autre face du bonhomme, aussi inséparable de lui que le pile, lui conférant en permanence la même valeur. Et j'écoute, j'exerce la psychanalyse en tenant compte de cet inconscient, dont il serait présomptueux de croire que mon analyse personnelle serait venu à bout. On ne vient jamais à bout de soi-même, sauf au moment de mourir. Par contre l'analyse, comme analysant, m'a appris à faire avec. Je n'écoute pas avec des théorie, je ne cherche pas à repérer la « structure » de l'autre, je ne suis pas à l'affût de ses lapsi, de ses souvenirs d'enfance, de stade oral, anal ou génital où il se trouve...et surtout, je ne cherche pas à tout prix la signification de ce que j'entends :

Freud „Conseils aux médecins“(PUF, p. 65, GW VIII, p. 380. C'est à la suite de l'extrait précédemment cité):

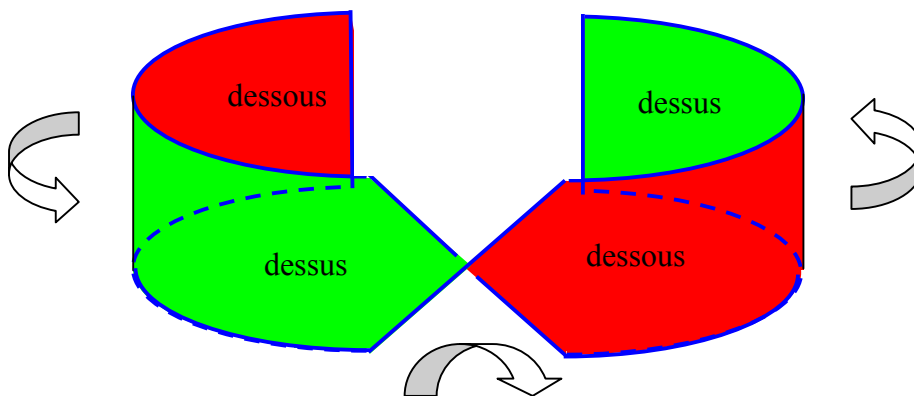
« Il ne convient pas pendant que le traitement se poursuit, de procéder à l'élaboration scientifique d'un cas, d'en reconstituer la structure, d'en vouloir deviner l'évolution, d'en noter, de temps en temps, l'état présent, comme l'exigerait l'intérêt scientifique. C'est au détriment du traitement que s'exercerait cet esprit scientifique, si l'on vouait par avance les cas traités à une étude de ce genre; les meilleurs résultats thérapeutiques au contraire, s'obtiennent lorsque l'analyste procède sans s'être préalablement tracé un plan, se laisse surprendre par tout fait inattendu (Wendung), conserve une attitude détachée et évite toute idée préconçue ».

Il est intéressant de noter l'emploi du terme "*Wendung*" traduit ici par "fait inattendu": *Wendung* signifie tour, virage. Il faut le rapprocher de son emploi par Freud dans la "Métapsychologie" comme un des avatars de la pulsion : "*Wendung gegen die eigene Person*", retournement sur la personne propre. La pulsion, y écrivait-il, est double : elle s'occupe du moi (autoconservation), ou de l'autre (sexualité), et elle peut donc se retourner pour passer de l'une à l'autre face. On peut aussi évoquer son emploi par Frege ("*Sinn und Bedeutung*") comme "tournure", c'est-à-dire "figure de style" justement pour parler de cette "tournure" particulière: "le sens de l'expression (mathématique)". Il s'interroge là sur le sens que peut prendre « le sens de l'expression », il en questionne donc la figure de style, la tournure.

L'attention flottante sera donc l'occasion de se laisser surprendre par telle ou telle tournure de l'analysant : effet de style, ou retournement brusque de situation dans un récit.

La torsion triple de la bande de Mœbius, les six croisements du nœud borroméen seront dans les pages qui vont suivre, les avatars topologiques de la tournure. Comment, vous ne connaissez pas la bande de Mœbius ? Ni le nœud borroméen ? Mais ce sont des figures topologiques introduites par Lacan dans l'enseignement de la psychanalyse !

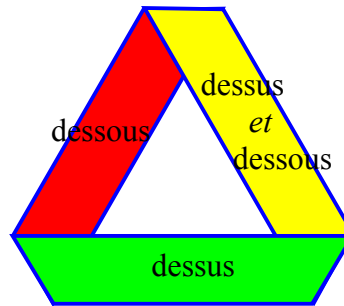
La bande de Mœbius, on l'obtient en mettant en correspondance le recto et le verso d'une bande de papier, comme ceci :



La torsion centrale, qui fait passer du dessus au dessous, représente l'énonciation : ce qui est dessus est ce que je crois dire, le signifié (en vert), issu du retour sur le passé de ce que je me suis préparé à dire (en rouge), écrit par la torsion de gauche. En effet, si je parle, la plupart du temps, c'est pour raconter un événement passé, ou une pensée que j'ai élaborée précédemment. Mais une « tournure », la torsion centrale, me fait dire quelque chose à quoi je ne m'attendais pas (en rouge). Cette nouvelle donnée part aussitôt s'inscrire dans la mémoire (dessus, en vert), par la torsion de droite, à la rencontre de ce qui y est déjà inscrit (le dessous de derrière, en rouge), ou du moins c'est ce que je croyais.

Mais, une fois placé devant la tâche de rabouter les deux faces de derrière, je me retrouve dans la même perplexité que lorsque je me découvre un fantasme surprenant, quand je m'entends énoncer un lapsus, quand un rêve me laisse au matin dans le désarroi, quand un symptôme me saisit dans la souffrance : je suis désorienté. Je ne sais pas de quelle couleur noter la face qui, de mon point de vue s'écrit ainsi, « derrière ». C'est cela, l'inconscient : des représentations qui s'en manifestent, j'ai perdu le sens. C'est pourquoi je la note d'une nouvelle couleur, jaune, qui m'évite de décider entre le vert et le rouge. Se sera la couleur de toute manifestation de l'inconscient devant laquelle je ne peux décider à quel référent la rattacher.

Ce qui, une fois mis à plat (repassé, si vous voulez) donne cette écriture, où apparaît curieusement la face supplémentaire, ici en jaune :

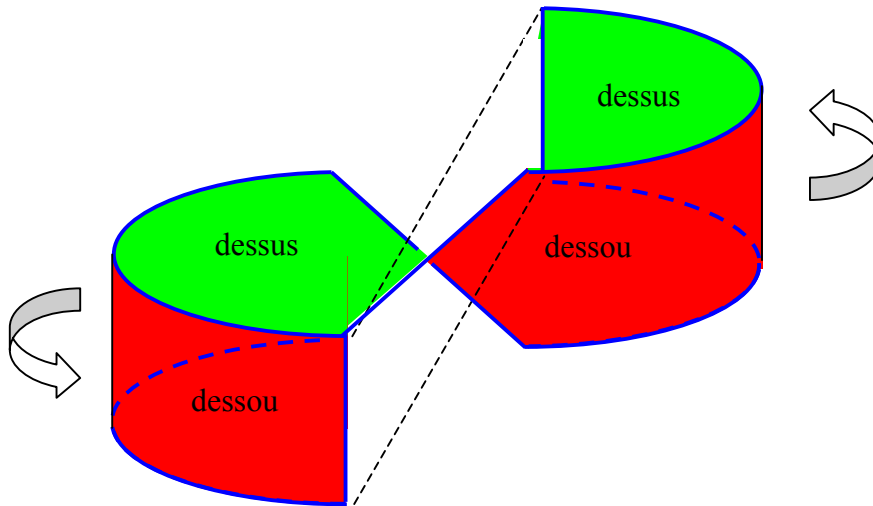


En mettant en continuité le dessus et le dessous (ce qui s'inscrit dans la mémoire, en continuité avec ce qui y est déjà), j'aurais pu penser supprimer une face, puisque du recto et du verso, je ne fais plus qu'un, identifiant la surface à son bord. Il s'avère que la mise à plat en fait apparaître trois. Pourtant l'objet n'a bel et bien qu'une face, tandis que son écriture en fait apparaître trois. Ce qui me fait écrire la curieuse équation : $1 = 3$. Mais pour préciser le vocabulaire, nous dirons : une face que l'écriture divise en trois zones.

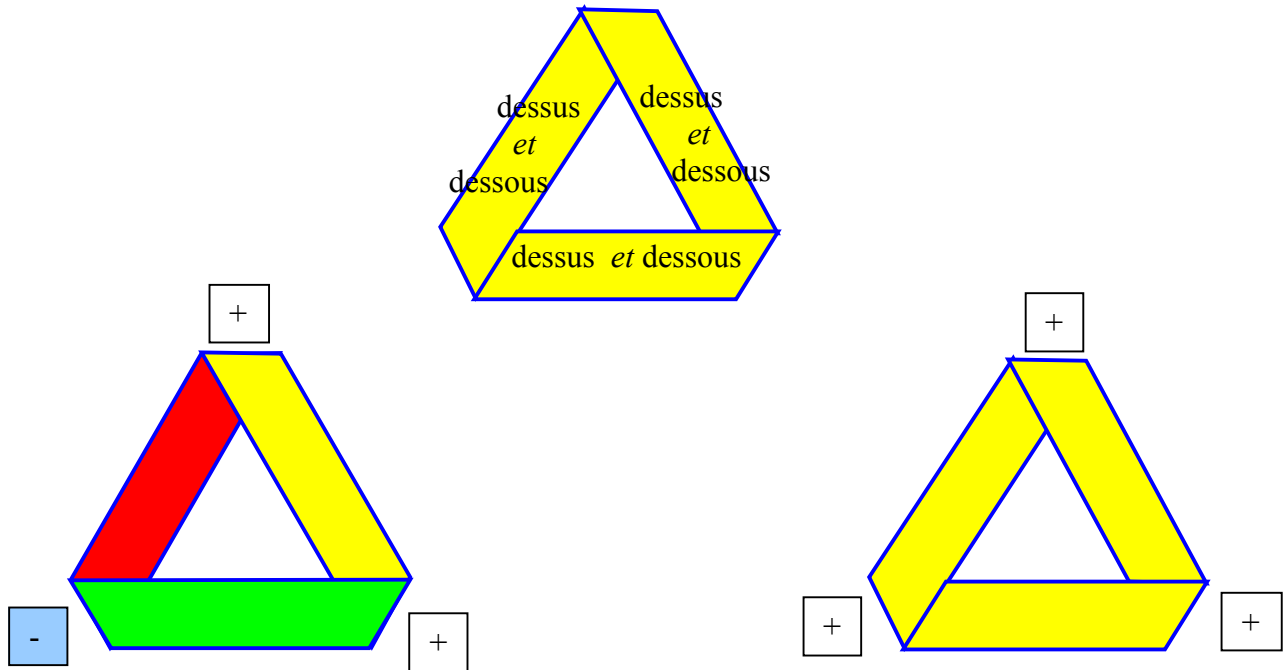
J'appelle cette écriture « bande hétérogène » parce que toutes ses torsions ne sont pas du même sens. La mise à plat a donné une surface à ce qui habituellement n'en a pas : le bord entre le recto et le verso, qui est à la fois dessus et dessous. Le dégoût de la nourriture nous a *identifié*, mon analysante et moi, comme le bord *représente ce qui est identique* à une face et à l'autre. A ce bord qui n'était que signifiant (les sons que j'ai entendus, le bord bleu, sans surface, identiques à ceux qui ont été émis) mon fantasme à la peinture a donné une surface, cette face jaune qui d'une part, me désoriente, et d'autre part, nous réunit dans une *identification*. La mise à plat présente cet intérêt de distinguer à présent le lieu de ce fantasme (le bord jaune, dessus et dessous), le lieu de mon analysante (par exemple, dessus, vert) et le lieu de son analyste (alors dans ce cas, dessous, rouge).

Je propose ce modèle comme donnant une formule mathématique de l'analyse des résistances chez l'analyste, ce qui l'amène, en repérant le lieu où il est identifié à son analysant, à maintenir ouvert l'écart qui l'en sépare et ainsi ne pas faire obstacle par en dessous (c'est-à-dire sans le savoir) au déroulement de ce qui passe par en dessus : l'analyse de l'analysant.

Si on avait recollé les deux faces de la façon suivante :



La mise à plat (le repassage) aurait donné ceci, dans lequel il aurait été impossible de décider quelle face est dessus et laquelle dessous :

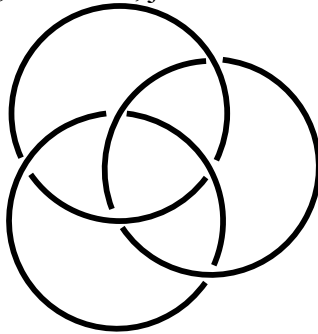


Hétérogène (névrose)

Homogène (psychose)

J'appelle homogène cette bande dans laquelle toutes les torsions sont de même sens. Elle représente la modalité du discours qu'on appelle psychotique. En effet, contrairement à la première, l'hétérogène, on ne peut faire la différence entre une face à soi et une face à l'autre : « on sait tout de moi, on connaît mes pensées » dit celui qui se trouve dans cette configuration ; son moi, c'est l'Autre. Tout est commun, tout n'est que bord devenu surface, ce qui fait que celui qui est dans cette modalité ne voit à la surface du monde (jaune) que ses propres fantasmes, sous la forme la plus commune d'un « tout le monde me regarde », à moins que ce ne soit toute la surface qui se trouve réduite au bord langagier (bleu) qui n'est plus que de l'autre parlant de lui : « on parle sur moi, on médite de moi ».

Le nœud borroméen, quant à lui, n'est autre que trois ronds qui se lient de façon fonctionnelle, c'est-à-dire de façon à ce que lorsqu'on en coupe un, tous sont libres. Chacun des ronds est à la fois sur l'un et sous l'autre. Ce n'est jamais qu'une représentation plus complexe de la bande de Mœbius, mais cela, je ne l'aborderai pas ici.



Contentons-nous de remarquer pour l'instant que, dans l'écriture, il y a autant de traits continus dans l'écriture de la bande de Mœbius que dans celle du nœud borroméen : six. Je vous laisse compter.

Je ne vous ai encore pas dit que je faisais de la topologie. Passion mathématique qui me vient de ma famille. Mon père et mes frères étaient des scientifiques purs et durs, bouffeurs de curés, de voyantes, de croyances ancestrales ridicules, de philosophes... ils auraient bouffés de l'analyste s'ils avaient su ce que c'était (on reste dans l'oralité : de là à penser que je m'offre comme repas totémique, des années après.... Je ne risque plus grand-chose). Mais le mot psychanalyse n'a même jamais franchi le seuil de ma maison. De choses psy, il ne pouvait en être question. Ça n'avait pas plus d'existence que l'air qui nous entoure... euh, au fait... bref, comme je n'avais pas la parole à table, et que sous la table, on vient de le voir, c'était désastreux, je n'ai trouvé qu'une façon d'essayer de me faire entendre, c'est de passer par un idiome commun. S'ils ne comprennent que la science, parlons-leur mathématique (ce qui ne veut pas dire que la mathématique est une science, mais on laissera de côté cette discussion pour l'instant – l'important, c'est que pour beaucoup, c'est la paradigme de la science). Ça tombe bien, Lacan venait d'introduire la topologie comme moyen de donner une expression mathématique à la psychanalyse.

Ça n'a pas plus marché, et il a bien fallu que je m'y fasse, c'est comme ça. Pourtant c'est simple, en écoutant à la manière de l'attention flottante, il s'est produit un virage, une tournure, j'ai cessé d'écouter ce que me disait mon analysante pour partir sur une autre route, celle d'un fantasme bizarre. Mais était-ce vraiment une autre route ? C'est là où la topologie se sépare des maths traditionnelles, rejoignant la psychanalyse là où elle se sépare des sciences affines. J'étais sur une face, l'attention tournée vers l'extérieur, je me retrouve sur l'autre face, l'attention tournée vers l'intérieur. Il y a deux faces, mais au fond, c'est la même, parce qu'en fait je ne me suis pas bouché les oreilles. Les sons de mon analysante ont continué à me pénétrer le conduit, bruts, délivrés de l'apparence de signifié sur laquelle se porte habituellement l'attention. Qui dit apparence, dit surface, volontiers recouverte de peinture, et sur ses deux faces, dessus et dessous. Ça peut bien faire une face rouge et une bleue.

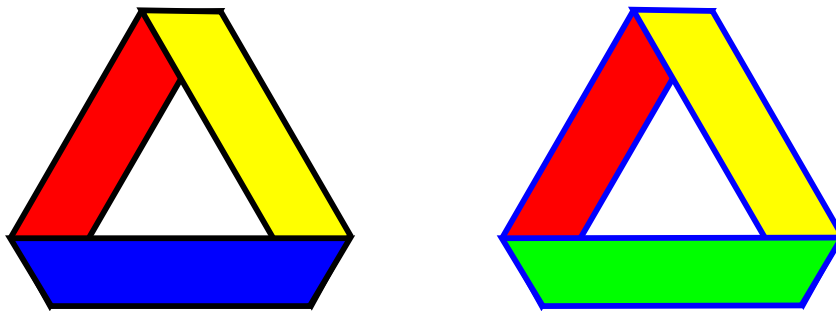
Mais les sons, eux, n'ont pas de surface : ils font le bord.

C'est tout le paradoxe de la bande de Mœbius. Elle a deux faces, mais une triple torsion – une tournure - de la bande les a réunies en une seule : il est impossible de conserver deux couleurs. En ce cas, si je veux la dessiner, pourquoi choisirais-je la rouge plutôt que la bleue ? si je veux parler de ce qui se passe en analyse, pourquoi choisirais-je de parler de mon analysante plutôt que de moi ? C'est le même son qui, prononcé par elle, s'est introduit dans mes oreilles. Mais qui va garantir, que, en effet, il s'agit du même ?

D'ailleurs elle-même présentait justement deux faces : le bonheur impossible qu'elle s'acharnait à recouvrir de la couleur du malheur. Moi-même, je suis à deux faces : sur et sous la table de la cuisine. Dessus je ne peux pas dire. Dessous, je tente une écriture. Mais quels que soit la couleur des dessus et dessous, lorsque les deux sont réunis, c'est d'une troisième couleur dont il est question ; car ce n'est plus ni l'une, ni l'autre, c'est l'une *et* l'autre.

Ce qui est commun à l'une et l'autre, mais qui n'est ni l'une ni l'autre, c'est le bord. Ce qui est commun entre mon analysante et moi, ce sont les sons : ils sortent de sa bouche comme ils rentrent dans mon oreille, identiques. Mais, comme tels, ils ne sont ni la signification qu'elle leur confère –qu'est-ce que j'en sais ? - ni celle que j'imagine – je sais au moins que ce que j'imagine vient de moi et non d'elle. Les sons, voilà ce que Lacan avait appelé le signifiant. Il empruntait partiellement la définition de Saussure, qui employait ce mot pour parler de l'image acoustique, rejoignant d'un autre côté ce que Freud évoquait avec les représentations de mots.

Nous venons de le voir, lorsqu'on met à plat une bande de Mœbius, on fait apparaître trois torsions séparant trois zones de surface. Ces trois zones correspondent à ce que je viens de dire des deux faces : l'analysant et l'analyste, et chez chacun d'eux, un minimum de deux faces. La troisième est apparue nécessaire pour indiquer ce qui est interface, *ni* l'une *ni* l'autre. Le bord, en noir, sera ce qui appartient *et* à l'une, *et* à l'autre, le son, le signifiant :



L'écriture, -disons tout de suite, la lettre - de droite est aux couleurs de mon rêve, à gauche, aux couleurs de la présentation générale. Je les ai choisies de manière arbitraire², non sans un rapport avec les feux de la circulation : vert dessus, ça passe, c'est le discours tel qu'on croit le comprendre, les signifiés. Rouge dessous, ça ne passe pas, ce sont les significations qu'on voudrait bien ne pas entendre. Jaune, en référence aux feux oranges, sera le moment de transition, le bord entre les deux, lorsqu'il n'y a ni signifié ni signification, mais simplement la surface d'un fantasme laissant un pur sentiment d'incompréhension. Bleu, le bord, écrit ce qui s'inscrit de l'entendu dans la mémoire, les représentations de mots de Freud, la sonorité qui appartient *et* à l'un *et* à l'autre, dite par l'un, entendue par l'autre. La pure énonciation, ligne bleue, se présente sous les mêmes auspices que le fantasme, surface jaune : un sentiment d'incompréhension, au moment où l'analysant se laisse aller à dire n'importe quoi, et qu'il se laisse surprendre par ce qu'il dit, qu'il n'avait pas prévu. A ces temps correspondent les moments d'attention flottante de l'analyste, où il se laisse surprendre, lui, par le fantasme ou le rêve qui naît de son écoute. Association libre chez l'analysant et attention flottante chez l'analyste ne sont pas forcément simultanés.

² Non sans référence à l'apport de Jean-Michel Vappereau (« Etoffe », « Nœuds » éditions TEE) qui n'utilise cependant que trois couleurs : rouge, vert, et bleu, dans la mesure où il élimine toujours l'inorientable au profit de l'orienté, ce qui m'a amené à introduire le jaune comme couleur de l'inorientable, réservant le bleu à la coupure signifiante, qui oriente ;

Cette écriture de la bande de Mœbius donne une surface au bord : c'est ce que fait globalement la bande de Mœbius : elle est le bord (globalement bleu) pris comme surface (localisé en jaune).

Apprenez à lire cette écriture comme on apprend à lire les lettres à l'école, ou comme j'apprends à lire les caractères chinois aujourd'hui : c'est une écriture, rien ne dépasse de la surface du papier sur laquelle vous lisez. Cependant, votre culture, votre habitude de lire les dessins et les signes vous fait remarquer, grâce aux zones de « recouvrement » que la zone de surface verte est située, par rapport aux deux autres, dessus, tandis que la zone de surface rouge est dessous. La zone de surface jaune, quant à elle, est proprement une bande de Mœbius à elle toute seule : elle est à la fois sous la zone verte et sur la zone rouge. Elle donne l'écriture du passage d'une face à l'autre, du dessous au dessus, l'écriture du mouvement (qui ne saurait s'écrire, pourtant). Elle inscrit localement, en jaune, ce que serait la bande de Mœbius globalement, rouge-verte-jaune, si on pouvait se passer de l'écrire. Mais on ne peut pas se passer de l'écriture parce que pour parler d'un objet, il faut bien un sujet parlant qui en parle, et cela, forcément de son point de vue.

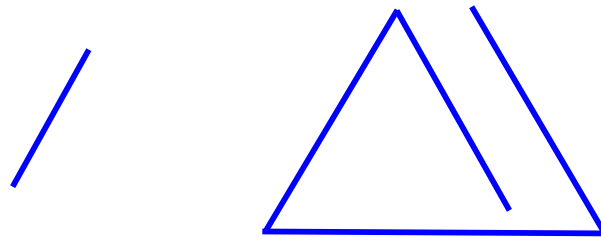
Ce point de vue-là, écrit en vert-rouge-jaune, c'est le plus global, car il fait le tour des autres points de vue possibles : celui de quelqu'un qui ne verrait qu'une face, la rouge ou la verte, sans voir l'autre, le point de vue de quelqu'un qui ne verrait que son fantasme, et le point de vue de quelqu'un qui se situerait sur le bord, n'entendant que la globalité du parcours, sans voir ses développements locaux en termes de face rouge/face verte. Ce dernier point de vue pourrait s'apparenter à celui d'un analyste idéal... Mais comme Freud a pu le souligner explicitement, ce serait aussi le point de vue du schizophrène³, pour lequel plus aucun signifié ni aucune signification ne vaut, sachant qu'il se situe dans le pur jeu des sonorités, sur le fil signifiant bordant la bande de Mœbius. Ce qui lui fait commettre des cascades de jeux de mots ou des discours infinis cherchant désespérément le point d'arrêt qui lui permettrait de clore sur un signifié, c'est-à-dire, enfin, une surface.

Ecrire, c'est donc toujours poser un point de vue. C'est un effet de sujet, et c'est ce qui nous intéresse ici. Le sujet, à savoir l'analyste, moi-même écoutant, se situe d'abord du point de vue vert de celle qu'il écoute. Puis, au fil bleu de l'écoute mettant à l'écart les signifiés apparents, une torsion le fait basculer en zone jaune : un curieux fantasme se fait voir, auquel d'abord il ne comprend rien. Il en est tout sens dessus dessous, ce qui est la caractéristique de cette zone jaune, car elle est zone de transition, bord entre le dessus et le dessous. Elle est désorientée, comme l'analyste à ce moment là. L'analyse de ce fantasme fait basculer en zone rouge : sous le dégoût et sous l'oralité, perce la sexualité, et l'angoisse de castration. Conclusion (toujours provisoire) : une troisième torsion fait revenir au discours de l'analysante avec cette hypothèse : ce qui s'est inscrit chez l'analyste en zone jaune, qu'il a interprété pour lui-même en zone rouge, il est vraisemblable que ce soit ce que disait l'analysante dans sa zone rouge à elle, car tout cela se passe le long du fil bleu signifiant commun. Il est vraisemblable, parce que, comme c'est la même bande, globalement c'est la même face de couleur jaune qui circule de l'un à l'autre le long du bord de couleur bleue, qui figure ce qui s'entend (par l'analyste) dans ce qui se dit (par l'analysant). Mais ça, c'est la topologie qui le dit, de manière certaine seulement en ce qui concerne la bande de Mœbius. Par prudence, je le garde comme hypothèse en ce qui concerne le fait que la bande de Mœbius représente le phénomène signifiant.

Tant qu'on s'en tient au signifiant, au déroulement linéaire des sons, à une seule dimension, on reste sur ce bord bleu, qui se présente alors comme un continu entre la personne qui parle et celle qui écoute. C'est l'attention flottante : il n'y a plus d'attention portée aux signifiés apparents (vert) pas plus qu'aux supposées significations cachées que

³ Freud, Complément métapsychologique à la théorie du rêve », GWX, p. 419, 420. Gallimard, « Métapsychologie », p. 136.

l'analyste – dans une certaine conception de l'analyse – serait sensé deviner (rouge). Ce bord bleu du signifiant n'est continu que du point de vue global. Il devient discret – découpé - dès qu'on en lit localement l'écriture, et c'est la définition lacanienne du signifiant :



« Un signifiant
signifiant »

représente un sujet

pour un autre

La structure de ce que vous lisez comme dessin se lit comme ce que vous lisez sous forme alphabétique en dessous. Ces dessins pourraient se lire dans toutes les langues, chacun les traduisant dans son idiome particulier. Il s'agit donc d'une écriture semblable à l'écriture chinoise : tous les peuples de la Chine peuvent lire la même écriture, même s'ils ne parlent pas la même langue. Ce sont des lettres au sens lacanien du terme, c'est-à-dire qu'elles ne représentent pas des sons mais des choses. En termes freudiens, ce sont des représentations de choses. Freud nous dit d'ailleurs que le lieu de l'inconscient est celui des représentations de choses seules⁴. Voilà en quoi la topologie est bien apte à rendre compte de l'inconscient, sachant que ce dernier ne se dévoile qu'à travers les représentations de mots, c'est-à-dire lorsqu'on le laisse parler. Mais nous avons trouvé en la topologie une écriture théorique qui fonctionne comme l'écriture inconsciente, comme les représentations de choses auxquelles Freud comparait volontiers les hiéroglyphes et les caractères chinois..

Lisons le caractère chinois : 日 (ri) qui signifie le soleil. L'écriture chinoise nous éclaire au moins sur ce point : l'écriture n'est pas le dessin, qui n'est pas la réalité. Comme le dit la devinette :

画 时 员 写 时 方 冬 时 短 夏 时 长

hua shi yuan, xie shi fang, dong shi duan, xia shi zhang,

dessiné, c'est rond, écrit c'est carré, l'hiver ça raccourcit, l'été ça grandit.

La solution est 日 (ri), bien sûr.

Ajoutons à « ri » le caractère 月 « yuè », la lune, qui ne ressemble pas plus à la lune que « ri » au soleil. Nous obtenons 明 « ming » qui signifie la clarté. Ça coule de source au niveau des signifiés : les deux sources de lumière associées. Ça n'a rien à voir avec le signifiant. « Clarté » ne se dit pas « riyuè », mais « ming ».

Ajoutons encore le caractère 白 « bai », qui veut dire « blanc ». Cette fois, le résultat se lit 明白 « mingbai », et signifie « comprendre », comme on disait chez nous au siècle des lumières. Cette fois, les signifiants ont suivi la logique des signifiés.

Cette agglutination de caractères est un des modes de fonctionnement du chinois. Comme on le voit, c'est une succession de signifiés (ici, de lettres), que l'enchaînement des signifiants peut suivre ou ne pas suivre. Dans le premier cas, « clarté », nous avons une condensation au niveau du signifiant, permettant de lire avec un son nouveau l'association de deux caractères, qui est une succession ; il y a coupure entre le bord signifiant et la surface du

⁴ Freud, GW X „das Unbewusste“ p. 300. Gallimard, „Métapsychologie“, „l'inconscient“, p. 118.

signifié. Dans le second, « comprendre », nous avons une succession de signifiés qui correspond à la succession des signifiants : il y a continuité entre le bord et la surface.

Ce fonctionnement se retrouve dans le rêve éveillé que j'ai commis en écoutant mon analysante. Elle évoque la couverture de malheur qu'elle tire « dessus » dès qu'un bonheur se présente « dessous », ce qui m'évoque la peinture, moi qui ai vécu la table familiale comme un certain malheur. Dessous, j'essayais de prendre ma revanche, en déclanchant un malheur du même ordre. Elle et moi, par notre acte, nous tentions de récupérer une certaine maîtrise sur le destin : je peux au moins me dire que je suis responsable de mon malheur. Je suis peut-être frustré d'objets, mais je me récupère comme sujet. Tous deux, nous tissons ainsi une surface dont les deux faces sont finalement la même, l'importance étant donnée non à l'étoffe, mais au fait de tisser. C'est pourquoi ce tissage fait bord commun entre nos deux faces respectives.

De même, lune et soleil sont les deux faces de la clarté. Celle-ci se présente comme le bord commun aux deux faces qui rythment la vie humaine, la nuit et le jour. En ajoutant un troisième caractère exprimant encore cette notion, le blanc, on passe des substantifs au verbe « comprendre ». La compréhension est l'acte qui produit de la clarté. Pour les deux névrosés que nous sommes, mon analysante et moi, l'acte est plus important que le plaisir qu'il pourrait procurer. Mais, à l'inverse de cet exemple chinois, nous tirons une double couverture d'obscurité afin de ne pas comprendre. Elle, s'acharnant à nier tout bonheur y rajoute les comas qu'elle provoque en se refusant de manger. Moi, dans mon rêve ancien, je rajoute deux couches de peinture. Et dans l'organisation de ma structure, le balai d'une part, les voitures de l'autre, figurent l'objet mobile par opposition à la surface figée, même si mon rêve, par une inversion supplémentaire, confère le mouvement à la peinture qui dégouline. Ce mouvement, l'acte, est dans les deux cas, voiture et balai, plus important que l'objet surface qu'il perce. Il inscrit le paradoxe étonnant qui rejoint la signification de mon exemple chinois : l'acte de recouvrir finit par dévoiler, à condition de lire, c'est-à-dire d'analyser, ce qui, là, s'est écrit.

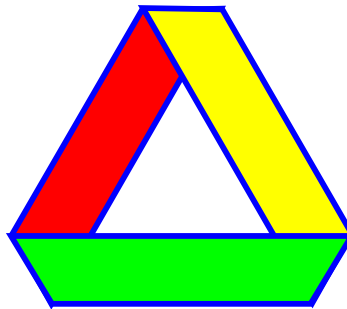
Ecrire *sous* la table, même de manière pataude avec un stylotomobile à cartouche de peinture, a remplacé pour moi la parole manquante, *sur* la table. L'écriture s'y révèle fonction phallique comme déplacement de l'intérêt sur le mouvement, c'est-à-dire sur le « je » en tant qu'il se voudrait maître de ce qui bouge et transforme le monde. On passe de la surface au bord, qui symbolise le mouvement de passage d'une face à l'autre, le sujet tournant les pages du livre, plus important que le livre lui-même, le sujet tournant entre ses doigts une rondelle, en tant que c'est lui qui la tourne, qui en compte les faces, conférant une valeur pile à l'une, face à l'autre. Faute d'une tournure de langue dans la bouche, le sujet agit, il produit la torsion qui met en rapport une face et l'autre. Le sujet, c'est celui qui compte.

C'est de l'avoir appris, dans ma propre analyse, que je peux laisser la place au mouvement de parole de mon analysante. Produire l'écriture de ce fantasme tout en l'écoutant montre que je l'ai plus qu'entendue : j'ai été touché au plus profond de mes souvenirs. Bien sûr, c'est encore un réveil de la vieille tentative d'être acteur, tandis que dans mon exercice d'analyste, je laisse la scène à disposition de l'analysant. Si la passivité est ainsi convoquée dans la première face de l'acte analytique, c'est pour mieux mettre en l'œuvre l'activité de la deuxième face, ce que j'ai fait au moment d'analyser cette brève séquence : en en parlant à une collègue, puis à mon séminaire, et enfin en en produisant la théorie.

La parole absente dans l'enfance a repris ses droits. La langue n'est plus empâtée de peinture. Au travers de son opacité en double couche, elle a fini par trouver le sens de ce qui s'écrit par l'essence qui nettoie, libérant la bouche pour la parole.

Est-ce le même mouvement qui pousse mon analysante à refuser la nourriture ? A son propos, je peux en faire l'hypothèse, sachant à présent que je ne risque plus de projeter sur elle sans le savoir les linéaments de ma propre histoire. L'analyse, c'est ça : faire l'analyse de la relation que l'analyste entretient avec son analysant. Assurer la fonction de l'analyste, c'est

se faire l'analysant du sentiment induit par l'analysant, par le bout qui lui est propre, celui par lequel il peut faire la part entre ce qui vient de lui et ce qu'il entend de l'autre. Pour cela, il faut parler. L'analyse de l'analyste ne cesse pas, ainsi que le préconisait Freud. Simplement, l'analyste n'a plus besoin d'un interlocuteur privilégié. Il peut passer de l'un à l'autre et surtout, au public auquel il doit rendre compte de son acte. En écrivant, il procède à cette découpe que la mise à plat opère sur la bande de Mœbius. Il peut en écrire les différents points de vue, ce qui lui appartient, dessous (rouge), et ce qui lui vient de ce qu'il entend, dessus (vert), via ce qui est commun, entre les deux (jaune), et qui fait l'essence de la relation : surface désorientée quand elle se présente sous forme de fantasme ou de rêve (jaune), surface orientée lorsqu'il parvient à l'analyser (rouge), ce qui n'a pour but que de favoriser la poursuite du mouvement le long du bord lorsqu'il est en acte (bleu).



Si je m'en tiens à l'analyse de ce que, à partir de la coupure dans le jaune, j'ai situé dans ma zone rouge, c'est justement pour repérer ce que j'aurais pu étendre de surface sur le fil bleu que j'entends. Analyse est à lire ici dans le sens de son étymologie, dans laquelle « lyse » veut dire destruction. Il s'agit de détruire cette surface qui ferait blocage au passage du signifiant, c'est-à-dire à l'énonciation par l'analysante de signifiants nouveaux, qui seraient susceptibles de me surprendre, en tant que complètement différents de ce que j'imagine à partir de ma propre analyse, ou de ce que je pourrais être amené à reconstruire à partir de ce que je sais de la théorie freudienne.

Freud avait appelé « transfert » cette relation de l'analysant à l'analyste. Théoriquement, il avait mis l'accent sur le sentiment que son patient projette sur lui. Il parlait encore de patient, dans la mesure où il empruntait le vocabulaire à la discipline médicale d'où il était issu. Puis est venu Lacan qui, par le biais de son retour à Freud, a proposé le terme d'analysant qui reflète mieux le côté actif tenu par ce dernier. Le patient, en tant qu'il fait preuve de patience, c'est l'analyste. La refondation de la psychanalyse freudienne par Lacan achève la rupture d'avec la médecine. Le vocabulaire reflète cette inversion des rôles actifs et passifs que Lacan a parachevé en situant le transfert et les résistances du côté de l'analyste.

A partir de Freud, Lacan s'est avancé vers le langage, en portant l'attention sur grammaire, homophonie, et logique⁵. Mais, ajouterais-je, pas pour que l'analyste y porte son attention pendant la cure, puisqu'il dit par ailleurs : "de maîtrise, il ne saurait être question". C'est une attention d'après coup, une attention de théoricien. La théorie ne doit pas orienter l'attention, mais du coup, elle doit dire comment fonctionne l'attention flottante : elle doit, en tout cas, en rendre compte, et de ce fait, elle dit qu'il s'agit en effet, non pas par un vouloir conscient, mais au contraire par le relâchement de tous les vouloirs conscients (autant que faire se peut !), d'entendre ce qui se passe dans la parole : grammaire, homophonie, logique. Là encore, l'erreur serait d'entendre logique au sens philosophique de "raison", de "principe de non-contradiction" et autre "savoir ce qu'on fait" "savoir à qui on a à faire"...il y a encore beaucoup à faire dans ce domaine. La théorie sert à rendre compte de ce qu'on fait... après

⁵ Lacan, „L'Étourdit“, in Scilicet 4, 1973.

coup. Ca me semble conforme à la position de Freud ici énoncée et celle de Lacan maintes fois énoncée aussi ; ce dernier a enfoncé le clou en déplaçant radicalement l'accent sur les résistances de l'analyste : puisque Freud en effet, en appelle à cette position de l'attention planante, alors soyons cohérent, et analysons les résistances de l'analyste, celles qui l'empêchent de se mettre dans cette position, qui est un idéal : on ne s'y place pas si facilement que ça. Lacan situait l'analyste dans la position de l'objet *a*, l'objet perpétuellement absent, cause du désir. Mais aucun sujet ne se laisse facilement placer en position d'objet, et spécialement d'objet absent. Résister, pour l'analyste, c'est refuser cette position dans laquelle le place forcément l'analysant.

La théorie me paraît être une des principales causes de résistance. Le savoir n'attend qu'un prétexte pour sauter sur toute parole qui viendrait imaginairement le confirmer. On n'y entend fonctionner alors que la censure qui, au nom d'un savoir acquis, refuse "de se laisser surprendre par toute nouvelle tournure".

En parlant, l'analyste qui s'expose à faire théorie à partir de sa pratique, se fait analysant. Il ne le fait jamais mieux que lorsqu'il laisse tomber ses notes et laisse échapper telle ou telle "tournure" à laquelle il n'avait pas pensée... c'est sa parole qui, lui échappant, le lui dit. Ainsi se continue l'avancée, et de l'analyse des résistances, et de la théorie comme corpus sans cesse en devenir, comme le sujet; bref, une théorie analytique en conformité avec la pratique de l'analyse, et non un monument de savoir figé.

Exposant sa méthode d'interprétation des rêves, Freud indique ce qui le sépare de la méthode populaire dite de « la clef des songes ». Cette dernière propose une traduction mécanique, faisant correspondre tel contenu du rêve à telle signification. Dans une note consacrée à Artémidore de Daldis –interprète des rêves du 2^{ième} siècle de notre ère - Freud nous indique le fondement de sa méthode d'interprétation :

« Un élément du rêve signifie ce qu'il évoque. Bien entendu, ce qu'il évoque chez l'interprète. Mais un même élément du rêve peut rappeler à l'interprète des choses diverses, et surtout évoquer chez chacun des souvenirs différents, d'où arbitraire et insécurité inévitable. La technique que j'exposerai dans les pages qui suivent diffère de celle des anciens par ce fait essentiel qu'elle charge du travail d'interprétation le rêveur lui-même⁶ ».

Il reprend cet argument un peu plus loin dans le corps du texte, et il en conclut :

« Ces remarques font comprendre comment j'ai été amené à l'étude de mes propres rêves⁷ ».

Interpréter le rêve de l'autre, c'est toujours prendre le risque de substituer ses propres associations – fussent-elles théoriques – à celles du rêveur. Interpréter les siens propres, c'est prendre le même risque au niveau de la théorie, mais cette fois, il n'y a pas d'erreur sur le sujet de l'énonciation. Mes associations, ce sont mes associations. Ce que je dis, c'est ce que je dis. Comme l'écrit Tarski : « la neige est blanche si et seulement si la neige est blanche⁸ » ;

Parler d'un « cas », c'est toujours ramener le sujet à de l'objet. C'est bien en faire un objet d'études, et même si l'on énonce que l'on porte son attention sur le Sujet, tant qu'il s'agit de l'autre, il s'agit d'un objet ; et même mon propre rêve, après tout, je peux en faire un objet d'études, pour vous proposer en définitive une interprétation bien ficelée et sans faille⁹. Ce n'est qu'au moment où j'en parle et que surgit un lapsus, qui aura tendance à me faire dire « c'est pas moi, c'est l'Autre » que j'aurais intérêt à entendre cette vérité de l'énonciation qui

⁶ Freud, « *Die Traumdeutung* » GW II/III, p. 102 ; PUF p. 92

⁷ id. GW p. 109 ; PUF, p. 97

⁸ Abondamment cité par Jean-Michel Vappereau dans ses exposés et ses deux ouvrages « Etoffe » et « Nœuds », TEE éditions.

⁹ Lacan, « Télévision », p.10 : « ...ces analystes qui ne le sont que d'être objet –objet de l'analysant... »

s'énonce à mon insu, en adéquation à la formule de Lacan : « l'inconscient, c'est le discours de l'Autre ». Paradoxalement, c'est dans cet Autre que l'on peut le mieux s'entendre comme Sujet. Il s'agit de l'Autre intrinsèque dans lequel nous avons refoulé tout ce qui, de notre moi, nous déplaît, confiant à cet Autre la fonction du Sujet qui en parle au sein des formations de l'inconscient.

Un jour que j'expliquai cela à une classe d'élèves infirmiers, l'un d'eux me demanda : « mais comment pouvez-vous savoir si l'association qui vous vient est la bonne ? ». La réponse est claire, même si elle est déroutante : « parce qu'elle m'est venue ». De la même façon, si je dis « il pleut », alors qu'il fait beau, un contradicteur peut me dire : « ce que vous dites est faux » ; alors je peux lui répondre tranquillement : « mais il est vrai que je l'ai dit ». Cet élève infirmier, à ce que je crois, aurait voulu que je me situe dans la référence habituelle à « l'objectivité », c'est-à-dire dans une référence aux objets, bien confirmée par l'idéologie scientiste de notre temps. Or, je me situe dans le champ ouvert par Freud, qui est celui de la subjectivité. La référence y est le sujet, non l'objet.

Parler du rêve ou du symptôme de l'autre, c'est en faire son objet. Bien sûr, ce n'est pas évitable : même si je parle de moi, je raconte essentiellement mes rapports avec les autres. Les formations de l'inconscient que j'observe chez moi ne peuvent pas être autre chose que le produit de mes rencontres avec les autres. Toute la nuance, en quoi consiste le pas de l'analyse – Lacan disait : « le pas de sens » - consiste simplement à mettre l'accent sur sa propre position dans ce rapport. Et c'est une position logique : si je parle de ma place, de mes associations, il est vrai que je dis ce que je dis ; sinon, je parle à côté de mes pompes.

Je pourrais dire aussi : pas autre chose que le produit de mes associations, car dans celles-ci se rencontrent les représentations que je me fais des autres. Et nous retrouvons les formules précédentes : mes associations sont vraies, et ce sont les bonnes parce que ce sont mes associations.

Freud écrivait ainsi, au début de la « *Traumdeutung* » (GW : II/III, p. 110 ; PUF : p. 98)

« Les conditions de l'auto-observation sont plus favorables que celles de l'observation des autres ».

Je crois qu'il s'agit exactement de ce dont je parle. Freud parle d'« observation », mais je peux préciser, après Lacan : « ce que je dis à mon propos a plus de chance d'être vrai que ce que je dis à propos des autres ».

Dans son séminaire « Le moment de conclure », Lacan disait :

15/11/77 : ...on ne demande jamais que parce qu'on désire, et ce qu'on désire, on ne le sait pas, c'est bien pour ça que j'ai mis l'accent sur le désir de l'analyste ; le sujet supposé savoir, d'où j'ai supporté, défini, le transfert, supposé savoir quoi ? comment opérer ; mais ce serait tout à fait excessif de dire que l'analyste sait comment opérer.

Il ne sait pas comment opérer, ça ne fait aucun doute. Comment se fait-il alors que « ça » opère ? Ça opère parce que, du fait de sa propre analyse, l'analyste a une expérience directe de l'inconscient ; de son propre inconscient. Il a un temps d'avance sur son analysant. Il est donc en état de pouvoir analyser ce que, de son côté, il met en jeu dans le transfert. Il le fait toujours dans l'après-coup, car sur le moment, il est comme tout le monde, il ne sait pas ce qu'il fait. Lorsqu'il accueille son analysant, il tend la main ou ne la tend pas, et s'il l'a serrée, c'est d'une certaine façon qui diffère pour chaque analysant, et pour chaque moment de chaque analyse ; l'intonation de son bonjour, un commentaire sur le retard ou l'avance de l'analysant, tout cela rentre dans le cadre de l'analyse. Et dans la séance, lorsqu'il écoute ou lorsqu'il se perd dans ses pensées, lorsqu'il répond ou ne répond pas à ce qu'il entend,

lorsqu'il arrête la séance, tout cela n'est pas de la stratégie pensée à l'avance, mais du matériau pour une analyse d'après-coup.

Cette analyse elle-même ne se fait pas en un moment précis, prévu et minuté ; mais à l'insu de l'analyste. Elle se fera au travers d'un lapsus, d'un acte manqué ou d'un rêve, voire même d'un symptôme. Comme Socrate, la seule chose que sait l'analyste, c'est qu'il ne sait rien, à part quelque chose de l'amour. Il sait ne pas écarter ces messages que lui envoie son inconscient sous la forme de lettres, car toutes ces formations de l'inconscient (lapsus, acte manqué, rêve, symptôme) sont à lire. « Ça » les écrit et « ça » les lui adresse au moment opportun qu'il s'agit de ne pas rater. Et ces écrits ne sont pas neutres ! Ils écrivent, au-delà de la « neutralité bienveillante » le lieu où l'analyste a été personnellement touché par ce qu'il a entendu.

En tant que telles, les formations de l'inconscient sont des ratages, ou témoignent de ratages, et c'est en cela qu'il convient de leur laisser le champ libre ; car la structure du langage fonctionne sur un ratage. Elle est incomplète ; elle est trouée. Comme Gödel¹⁰ démontrant, dans le domaine arithmétique, que tout système formel comporte forcément une contradiction ou un indécidable, on peut montrer que le champ du langage s'organise de ses propres failles.

Si la science s'y engouffre pour les colmater tant bien que mal avec du savoir, la psychanalyse prétend au contraire faire science de ce qui ne peut se savoir. Il s'agira donc de la vérité. « La vérité parle, le savoir écrit ». Formule un peu lapidaire qu'il s'agit de nuancer. Le savoir de la science s'écrit, le plus souvent en formules mathématiques (ou de type mathématique, comme en chimie). Mais ce savoir ne veut rien dire, s'il n'y a pas quelqu'un pour en parler à quelqu'un d'autre. Ce faisant, ça laisse la possibilité aux ratages de s'exprimer : tout lapsus lors d'une conférence dans un grand amphithéâtre peut être riche d'enseignement, si on veut bien le lire... et je ne veux pas dire : riche d'enseignements sur la personnalité de celui qui parle (quoique, ça aussi, mais cette vérité là lui appartient en propre, il n'est question de la *dénoncer* à la place de celui qui l'énonce)... mais bien sur le sujet « scientifique » qu'il est en train d'aborder.

C'est, à mon sens, le thème central de la pièce de Michael Frayn « Copenhague ». Il y est question d'une rencontre dont personne ne sait rien, celle de deux physiciens, Niels Bohr et Werner Heisenberg, en septembre 1941. L'auteur imaginant ce qui a pu se passer, pose une hypothèse sur cette réalité historique (c'est-à-dire un savoir concernant l'histoire) : les allemands n'ont pas réussi à construire la bombe atomique avant leur défaite de 1945. Cette hypothèse, due à l'imaginaire de l'auteur, mais tout à fait vraisemblable, est la suivante : Werner Heisenberg, tourmenté entre son attachement à son pays natal, l'Allemagne, et sa haine des nazis, aurait laissé à son inconscient le soin de saboter ses propres travaux sur la bombe atomique.

Bohr : pourquoi es-tu si content à l'idée qu'il est presque impossible de fabriquer une bombe avec le 235 ? tu as fait le calcul ?

Heisenberg : le calcul ?

Bohr : De la diffusion dans le 235. Non. C'est parce que tu n'as pas pensé à faire le calcul. Tu ne t'étais pas vraiment rendu compte qu'il y avait une équation à résoudre.

Dans ce « tu ne t'étais pas vraiment rendu compte » se tient non pas la négligence du chercheur, non pas une faille de son habileté à penser, mais la question même de

¹⁰ . En résumé : tout système formel, tel l'arithmétique, aboutit nécessairement à une contradiction (la proposition A est à la fois vraie et fausse) ou un indécidable (la proposition A n'est ni vraie ni fausse). On peut consulter sur mon site « <http://perso.wanadoo.fr/topologie/>, » mon article « Théorie du nœud borroméen », dont je me demande s'il n'est pas une nouvelle démonstration de théorème de Gödel.

l'inconscient : l'inconscient comme faille sans laquelle, au contraire, il ne serait pas possible de penser.

Dans les colloques, les scientifiques ne s'intéressent pas à ce genre de chose. Pour être bien sûr de ne laisser la place à aucun lapsus, à aucune erreur, il est de bon ton actuellement de se servir de transparents à travers lesquels on projette sur un écran le savoir qu'il s'agit de transmettre. Et on lit le texte de son intervention. Ainsi, on est bien sûr que, malgré l'apparence orale du propos, on ne sortira pas de l'écrit. Nulle place pour la vérité... si un lapsus surgit malgré tout, il sera immédiatement dénié par son auteur (« ce n'est pas ce que je voulais dire ») ; il fera éventuellement rire la salle, au nom d'un moment de détente... mais ne sera pas repris en compte dans le registre du savoir.

Il en est pratiquement de même dans les colloques de psychanalystes, dans lesquels le savoir établi de leur discipline reste au premier plan. Et pourtant, pour Freud, l'interprétation *juste* est celle qui apporte quelque chose de nouveau. Il se démarque ainsi de l'interprétation vraie, qui serait le contraire de la fausse (*cf.* le texte de 1925 sur la dénégation, *die Verneinung*¹¹). Il ne s'agit pas de traquer la réalité psychique et de lui faire dire le vrai sur le vrai : il s'agit seulement de permettre le surgissement de la surprise, et de l'accepter comme vérité de ce qui se fait savoir au-delà ou en deçà du savoir établi, celui des maîtres comme celui des préjugés sociaux.

Cette vérité, même au sein d'un discours oral, elle apparaît comme un écrit, parce qu'elle surgit comme une *chose* au milieu des mots, même si ces mots se veulent seulement transmission d'un autre écrit, relatif au savoir scientifique. Une chose, une cause, cause du désir qui se présente là contre la volonté de celui qui l'a émise, et qui la rejette comme une ordure : ainsi Lacan¹² faisait-il remarquer la proximité anglaise d'une lettre et d'un déchet : *a letter, a litter*. Et puisque ce n'est pas ce que je voulais dire, je le mets aussitôt à la poubelle.

Il est vrai (sic) que c'est souvent quelque chose de difficile à admettre. Ainsi, selon Michael Frayn, Heisenberg ne pouvait admettre ni l'idée de trahir son pays, ni celle de donner la bombe atomique aux nazis. Son oubli apparaît comme une formation de compromis entre ces deux idées¹³, et sonne comme une dénégation : cela, je n'y ai jamais pensé. Et donc : ce calcul je n'ai pas pensé à le faire.

Le psychanalyste n'est pas là pour faire des calculs, même si, à la suite de Lacan, il est topologue.

Une analysante me parlait récemment des ses problèmes rénaux, qui auraient surgit, selon elle, juste au moment de la naissance de son premier fils. Elle venait de me dire à quel point elle tenait à éviter à son fils la carrière de comptable dans laquelle sa trop grande obéissance à son père et à ses maîtres l'avait elle-même engluée. Il me vient à l'esprit qu'il y a peut-être là une question de calculs. Alors, je lui demande :

- à cause de quoi, ces problèmes de rein ?

Et la réponse que je n'attendais pas surgit :

- à cause du calcaire qui s'est accumulé dedans. Oh, bien sûr, vous allez rapprocher ça du coup de calcaire que je viens de pousser à l'égard de mon fils...

...ce fils qui, disait-elle, venait de lui déclarer vouloir devenir palefrenier, ce qui l'avait mise dans cette colère noire qu'elle appelle « un coup de calcaire ».

Il ne s'agit pas d'expliquer ses problèmes de rein par un simple jeu de mot. Ses problèmes de rein... eh bien voilà, ce quelle vient de dire, même si elle me l'attribue (l'inconscient, c'est le discours de l'Autre : « c'est pas moi qui l'ai dit, c'est vous qui l'avez

¹¹ Freud, GW, XIV, p. 11. PUF, « Résultats, idées, problèmes » p. 135. « *der richtige Sinn* », le sens juste, p. 12.

¹² Lacan Ecrits, 1966, « Le séminaire sur la lettre volée »

¹³ La bande de Mœbius : il y a deux faces, mais c'est la même. ; Elle donne une bonne formule générale de l'ambiguïté.

pensé »), lui fournit un *nouveau* matériau : à elle de voir ce qu'elle peut en faire. Il ne s'agit pas d'elle non plus : il s'agit de moi, dans la façon dont j'exerce la fonction d'analyste.

Et dans ce cadre, il ne s'agit pas de faire des calculs¹⁴. Ou alors, il faut les penser comme calculs d'après-coup, dans lesquels la division qui s'opère prend en compte la lecture des formations de l'inconscient qui ont été écrites, c'est-à-dire des lettres (*a letter*) que l'analyste s'envoie à lui-même à propos de tel ou tel de ses analysants, lettres qu'il aimerait bien éventuellement jeter à la poubelle avant de les ouvrir (*a litter*).

En psychanalyse, la théorie ne s'applique pas. Ou alors dans le registre qui est le sien, dans lequel il s'agit avant tout *de ne pas se tromper de sujet de l'énonciation*. La science produit des *énoncés* : ils peuvent être redits par quiconque. Ils sont valables quel que soit le sujet de l'énonciation, c'est-à-dire quel que soit celui qui parle. La psychanalyse, si la question se pose de savoir dans quelle mesure elle est une science, s'en tient déjà à cette rigueur : qu'il ne faut pas se tromper de sujet de l'énonciation. Il ne faut pas attribuer à x ce que moi, y, je suis en train de dire ; ce que je dis, c'est moi qui le dis, même si je dis que je rapporte les paroles de x. Ce n'est donc plus x, c'est $f(x)$. Or, cette translation n'est pas seulement un transfert d'énoncés, comme le voudraient les sciences. Ce que je rapporte de ce qu'a dit l'autre, je le fais avec un certain nombre de déformations, d'omissions, d'oublis, qui sont les témoins, moins de ce que m'a dit l'autre, que de la façon dont je l'ai écouté. Au travers de quelle bienveillance, de quel amour, de quelle haine, de quelle passion de l'ignorance l'ai-je entendu ?

Autrement dit : à quel endroit de ma propre réalité psychique ai-je été touché¹⁵ ? Ai-je été troué, dirais-je en topologue, puisque dans ce domaine, j'étudie beaucoup la façon dont se produisent les trous ; le langage populaire affirme : « ça me troue ! » pour quelque chose qui me touche, portant l'emphase de la surface (représentation- *Vorstellung*) à ce qui en fait la valeur, c'est-à-dire le trou qui forcément la borde (représentance- *Repräsentanz*). On appelle ça le transfert, dans le sens qu'en donnait Lacan à la fin de sa vie : « il n'y a qu'un transfert, c'est celui de l'analyste¹⁶ ».

Cependant, il n'a jamais dit comment il envisageait ça dans sa pratique. Freud n'était pas encore aussi radical, par contre il parlait de sa pratique. Je vais tenter de montrer comment celle-ci entrouvrerait cette porte que Lacan ouvre tout grand sans nous dire ce qu'il y a derrière.

¹⁴ Lacan, Télévision : « Pour réveiller mon monde, ce transfert, je l'article du « sujet supposé savoir ». (...) soit : que le sujet, par le transfert, est supposé au savoir dont il consiste comme sujet de l'inconscient, et que c'est là ce qui est transféré sur l'analyste, soit ce savoir en tant qu'il ne pense, ni ne calcule, ni ne juge, pour n'en pas moins porter effet de travail ». (*cf.* le rêve du père mort dans la « *Traumdeutung* »). En suivant Lacan dans l'inversion qu'il propose par ailleurs (« il n'est de transfert que de l'analyste »), je suppose là que l'analyste comme sujet – il l'est lui aussi ! – transfère sur l'analysant « ce savoir dont il consiste comme sujet de l'inconscient », et qui lui est transmis, - à lui, l'analyste – par ses propres rêves... s'il veut bien faire partie du monde que Lacan souhaite ici réveiller.

¹⁵ Lacan, « Télévision », p.65, répondant à la question « que dois-je faire ? » : « je ne peux répondre à la question comme tout le monde à me la poser pour moi. Et la réponse est simple. C'est ce que je fais, de tirer de ma pratique l'éthique du Bien-dire. »

¹⁶ Lacan : « Les non-dupes errent » 19/3/74.